

al-Ġansūsī Abū ‘Abdillāh Muḥammad b. Aḥmad (1796/97-1877),  
*Al-Ġayš al-‘aramram al-ġumāsī fī dawlat awlād mawlānā ‘Alī al-Siġilmāsī*,  
 Texte présenté, établi et annoté par Aḥmad b. Yūsuf Al-Ġansūsī, T. 1.

Imprimerie Papeterie El Watanya, Marrakech,  
 sans date. 355 p., index.

*Al-Ġayš al-‘aramram...* peut recevoir la traduction suivante : « La grande armée quintipartite portant sur la dynastie des descendants de Mulāy ‘Alī al-Siġilmāsī ». Pourquoi quintipartite ? Al-Ġansūsī considère l’histoire des dynasties et des règnes en Islam comme une armée. Or toute armée musulmane est quintipartite au sens où elle est composée de cinq groupes : *al-muqaddima* (l’avant-garde), *al-ġanāḥān* (les deux ailes), *al-qalb* (la partie centrale et la plus importante de l’armée) et *al-sāq* (l’arrière-garde) <sup>(1)</sup>. Sans ce cadre *stratégique*, il est impossible de comprendre la vision de l’histoire d’al-Ġansūsī et la manière dont est composé *Al-Ġayš al-‘aramram*. C’est cette vision qui donne son plan et sa lisibilité à l’ouvrage. Ainsi, *al-ġanāḥ al-ayman* (l’aile droite) correspond aux différents pouvoirs connus en Orient et renvoie à la période qui va du prophète Muḥammad à la fin de la dynastie ottomane (p. 37-64 d’*Al-Ġayš al-‘aramram*). *Al-ġanāḥ al-aysar* (l’aile gauche) correspond aux dynasties de l’Occident musulman et couvre la période qui va des Idrissides et des Umayyades d’Espagne à la fin des Sa’dides (p. 65-85). *Al-qalb* (le cœur ou partie centrale de cette armée) est consacrée à la dynastie des ‘Alawides (p. 86-333).

Restent alors l’avant et l’arrière-garde de l’armée. Al-Ġansūsī ne les identifie pas explicitement et ne leur consacre pas de développements propres. Mais nous pouvons facilement comprendre que la *muqaddima* (l’avant-garde) correspond à cette armée « invisible » qui, d’Adam à Muḥammad, prépara l’avènement de l’Islam. En effet, l’introduction de l’ouvrage contient une cosmogonie où il est question de l’histoire du monde depuis sa création, ou plus précisément depuis la création d’Adam <sup>(2)</sup>. Tout se passe dans cette histoire comme si chaque événement et chaque détail contribuaient à la réalisation de « la vérité muḥammadienne » (*al-ḥaqīqa al-muḥammadiyya*, p. 19). Quant à l’arrière-garde de cette armée quintipartite, elle reste énigmatique. Lévi-Provençal nous dit qu’elle « se présente sous la forme d’un traité de politique, avec la liste des attributions du monarque et des grands fonctionnaires de la cour » <sup>(3)</sup>. Nous n’en sommes pas aussi sûr que Lévi-Provençal, mais nous attendons le deuxième tome d’*Al-Ġayš al-‘aramram* – actuellement préparée par le petit-fils de l’auteur – pour pouvoir en parler.

Le gros de l’ouvrage est donc consacré à la dynastie ‘alawide. En considérant cette dynastie comme le cœur de l’armée musulmane, al-Ġansūsī la couvre d’un manteau trop

large pour ses épaules. L’avènement de cette dynastie n’a d’égal que l’avènement de l’Islam lui-même. Si l’histoire depuis la création d’Adam préparait l’avènement de la « vérité muḥammadienne », l’histoire politique de toutes les dynasties musulmanes n’était là que pour justifier cet avènement « majeur » qui est l’avènement de la dynastie issue de Mulāy ‘Alī al-Šarīf. Al-Ġansūsī n’hésite pas à donner (p. 99) un *ḥadīṯ* apocryphe où le prophète Muḥammad rehausse le rang des ‘Alawides *via* les Berbères. Ceux-ci se trouvent investis du titre d’« apôtres du prophète de l’Islam » pour l’accueil qu’ils allaient réserver (?) à ses descendants persécutés en Orient (entendez les ‘Alawides) <sup>(4)</sup>. Notre historien accentue à l’excès l’avènement des ‘Alawides lorsqu’il relate (p. 87) la rencontre d’un « devin » et ascète du désert <sup>(5)</sup> avec un petit garçon. En apprenant que ce garçon était le fils de Mulāy ‘Alī al-Siġilmāsī, l’ascète aurait manifesté sa joie et passé la main sur le dos de l’enfant en disant : « Ne sortiront de ces lombes que les rois et les sultans ». On a l’impression de revoir Baḥira en train d’annoncer la prophétie du jeune Muḥammad.

Quant à l’histoire proprement dite, elle n’est chez al-Ġansūsī « qu’un hommage servile aux princes ‘alawides » <sup>(6)</sup>. Un hommage que ni les ‘Alawides, ni les ulémas n’étaient prêts à accepter. Exemple de cette servilité mal calculée : à une période où la dynastie régnante avait besoin d’affermir son pouvoir spirituel en ayant recours au symbole des Idrissides, al-Ġansūsī n’hésite pas à pâler les couleurs de ceux-ci en décrivant leur règne comme une suite de conflits sanglants ou comme une entreprise sans lendemain (p. 66-68). C’est là où réside, nous dit Lévi-Provençal, la raison qui a poussé le sultan Muḥammad IV à charger son ministre Ibn al-Yamani de soumettre le livre à l’examen des historiens et hommes de lettres de Fès.

(1) Nous devons ces précieuses précisions à Lévi-Provençal : *Les historiens des Chorfa, essai sur la littérature historique et biographique au Maroc du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Émile Larose, éditeur, 1922, p. 205.

(2) Faire l’histoire du monde depuis Adam était une tradition encore très vivace chez les historiens marocains du XIX<sup>e</sup> siècle. Voir dans ce sens le traité d’al-Zayyānī (m. en 1833) intitulé : *al-Turġumān al-mu’rib ‘an duwal al-mašriq wa l-maġrib* (encore manuscrit). Pour une telle vision de l’histoire, v. ‘Abdallāh al-‘Arwī, *al-‘Arab wa l-fikr al-tārīḥī*, Dār al-ḥaqīqa, Bayrūt, 1973.

(3) *Op. cit.*, p. 205. Les propos de Lévi-Provençal renvoient vraisemblablement à ces « conseils au prince » qu’al-Ġansūsī adresse – en parlant de l’époque du sultan Ismā‘īl (m. en 1727) – au sultan Muḥammad IV. Pour définir la vraie justice, le rapport entre le sultan et ses sujets, etc. notre historien y fait appel au Coran, au *ḥadīṯ*, et même à Aristote (p. 138-140).

(4) Le *ḥadīṯ* : « Chaque prophète a ses apôtres (*ḥawāriyyūn*), les apôtres de ma descendance sont les Berbères... *Al-Ḥasan et al-Ḥusayn seront tués, leur progéniture fuira vers al-Maġrib, ne l’accueilleront que les Berbères. Malheur à ceux qui la persécutent et bonheur à ceux qui lui accordent hospitalité...* ».

(5) Il s’agit de ‘Abdallāh b. ‘Alī b. Ṭāhir (m. en 1634/35), considéré comme l’un des grands commentateurs du Coran de son temps, v. la note que lui consacre l’éditeur à la p. 87.

(6) Lévi-Provençal, *op. cit.*, p. 212.

La complaisance d'al-Ġansūsi va plus loin. Il n'hésite pas à arrondir les angles de l'histoire 'alawide où le quotidien n'était pas toujours heureux. Ainsi, le conflit qui opposa le sultan al-Rašid (1664-1672) au puissant Juif Ibn Maš'al n'est qu'effleuré par al-Ġansūsi alors que la guerre entre les deux hommes a longtemps marqué les esprits des Marocains, y compris à l'époque d'al-Ġansūsi <sup>(7)</sup>. En deux pages (p. 109-110), notre historien règle le conflit en faveur du sultan 'alawide comme si cette guerre n'était qu'une promenade pour ce sultan.

En plus de cela, *Al-ġayš al-'aramram* est truffé d'erreurs historiques. Ces erreurs sont signalées par Lévi-Provençal <sup>(8)</sup>, nous n'allons pas y revenir. Ce qui semble être une énormité, c'est le mépris dont al-Ġansūsi fait preuve à l'égard d'al-Zayyāni <sup>(9)</sup>. Le comble, c'est qu'al-Ġansūsi n'hésite pas à plagier l'ouvrage d'al-Zayyāni quand il le faut. Certains passages consacrés au règne du sultan Ismā'il (p. 119-157) sont des reprises à peine retouchées du *Bustān*. Quand ce n'est pas al-Zayyāni qui est plagié, c'est al-Ifrāni. Les quatre pages consacrés aux Sa'diens (p. 81-58) reproduisent des longs passages de *Nuzhat al-ḥādī* <sup>(10)</sup>. Tous ces éléments expliquent la mauvaise réputation d'*Al-ġayš al-'aramram*. C'est la raison pour laquelle les Marocains ont toujours considéré son compositeur comme un poète et un homme de lettres plutôt que comme un historien. Les longs et beaux poèmes qui émaillent son ouvrage en sont une preuve. Que reste alors d'*Al-ġayš al-'aramram*? Quelle est son originalité?

L'originalité d'*Al-ġayš al-'aramram* réside dans la partie qu'al-Ġansūsi consacre à la période qu'il a vécue. Mais là il faut attendre le deuxième tome de l'ouvrage pour en juger. Le premier tome ne fait qu'esquisser cette période, car il s'arrête au règne du sultan Sulaymān. S'il l'on croit Lévi-Provençal, al-Ġansūsi s'y montre bon chroniqueur de son temps et « son histoire prend quelque valeur ». Ce n'est pas le point de vue de Abdallah Laroui qui s'étonne du silence qu'al-Ġansūsi observe sur tous les problèmes cruciaux qu'a connus le Maroc du dix-neuvième siècle <sup>(11)</sup>. Nous comparerons ces deux points de vue après la sortie du deuxième tome d'*Al-ġays al-'aramram*. En attendant, nous pouvons dire que l'intérêt de cet ouvrage réside dans son édition. Les chercheurs disposent désormais d'un texte qui, même s'il est encombré de légendes et de chroniques approximatives qui semblent avoir valeur de vérité historique pour son auteur, demeure représentatif de la manière de faire l'histoire à cette époque. À ces chercheurs de baliser le passé du Maroc à partir de ces légendes et de ces chroniques. À eux de faire le départ entre le « rêve d'al-Ġansūsi » et l'histoire.

Par ailleurs, il faut signaler que l'établissement de ce texte fait honneur à son éditeur. Aḥmad al-Ġansūsi utilise un manuscrit autographe qu'il possède et n'hésite pas à le contrôler par trois autres manuscrits établis sur l'original et une édition lithographique exécutée à Fès en 1918. Le résultat en est une grande réussite. Les notes abondantes

qui accompagnent le texte pour corriger son contenu, pour donner les références de telle ou telle citation ou pour préciser tel ou tel élément biographique montrent à quel point l'éditeur maîtrise son sujet. Nous regrettons une seule chose : la ponctuation est souvent approximative. L'éditeur n'utilise que rarement le point et presque jamais les guillemets. Aussi avons-nous parfois du mal à délimiter une citation ou à séparer ce qui est de cru de l'historien de ce qui est rapporté. Espérons que ces problèmes seront résolus au deuxième tome.

Aziz Hilal

CERMAM – Université de Bordeaux III

(7) Sur ce conflit, v. l'article — qui garde toute son originalité — de Pierre de Cenival, « La légende du Juif b. Mech'al et la fête du Sultan des *Tolba* à Fès », *Hespéris*, Tome V, 1925, p. 137-218

(8) *Op. cit.*, p. 211.

(9) « *Wa-ammā Abu l-Qāsim al-Zayyāni fi l-Bustān al-ẓarīf fi dawlat awlād mawlānā 'Alī al-šarīf, fa-huwa ka-ḡarqā' waḡadat sūf* ». Il ressemble à « une jeune sottise qui aurait trouvé de la laine » (p. 12).

(10) Il s'agit de *Nuzhat al-ḥādī bi aḥbār mulūk al-qarn al-ḥādī*. Il a été édité et traduit par O. Houdas sous le titre *Nozhet-Elhadī, Histoire de la dynastie Saadienne au Maroc (1511-1670)*, Paris, Leroux, 1888-1889. Sur al-Ifrāni, v. Lévi-Provençal, *op. cit.*, p. 112-120.

(11) Abdallah Laroui, *Les origines sociales et culturelles du nationalisme marocain (1830-1912)*, Paris, François Maspéro, 1977, p. 222.